

même scientifique. M. Lucas doit l'admettre, lui qui croit au progrès; car le progrès est une chose continue qui se compose par superposition. Quand un principe est admis, pour ainsi dire, dans le domaine public, il forme une autorité non sans doute absolue et inattaquable, mais qui doit être respectée tant qu'elle n'est pas effacée de la croyance commune; or, ce qui s'en efface, ce ne sont guère ces croyances universelles et positives, telles que l'existence du principe spirituel, croyances qui sont attachées à la conscience que les hommes ont d'eux-mêmes. Mais, dans tous les cas, il est licite de donner cette foi instinctive, transmise de siècle à siècle, comme un motif de croire, comme une autorité intellectuelle et morale. Agir ainsi, ce n'est point opprimer la science, mais lui fournir un argument d'un grand poids. M. le docteur Perrin n'en a point parlé dans un autre sens.

En somme, la critique de M. Lucas est bien autrement dogmatique que le livre de M. Perrin. Elle invoque l'observation, et elle n'est elle-même qu'une affirmation sèche et absolue. Le livre, au contraire, cite une quantité de faits très-bien décrits, incontestablement attestés. Les reproches qui sont faits à M. Perrin sous le rapport de la méthode, nous paraissent complètement injustes. Sans entreprendre, au fond, de juger de la valeur médicale du livre, nous croyons, nous, profane, pouvoir reconnaître avec M. Perrin que la meilleure hygiène, pour l'homme en santé, c'est l'apaisement des passions, le calme de la conscience, la tempérance des désirs et la domination de l'esprit sur les appétits sensuels; que le meilleur auxiliaire du médecin, et, peut-être, le meilleur médecin, au chevet du malade, c'est la tendre affection des proches, les soins de l'ami qui ôte du cœur la cruelle épine du chagrin, les considérations de l'autre vie apportées par le ministre de la religion avec discrétion et prudence; enfin que, si le disciple doit se garder de négliger les